

Maciej Niemiec

Le quatrième roi mage raconte (extraits)

traduit du polonais par Fernand Cambon
avec la collaboration de l'auteur

QUELLE LUMIÈRE, fêlée, réponse
Aussi longtemps qu'il y a question,
Dans la voix même trop basse
Ne se taisant pas, pleine,
Sans étonnement protecteur
Et sans curiosité,
Quelle lumière, éclatée,
Cette direction, inconnue.

XI 1982

EN CHEMIN

*Seulement vers l'amont.
Apocalypse Now*

Le chemin conduit plus loin
que la mémoire la plus longue

ceux qui sont partis
n'en garderont pas grand chose

ils entendront un pauvre refrain
comme la couleur aveugle du chemin

ce chant leur enlèvera
les diaprures de leur espoir

comme des adieux anciens
chacune des couleurs à nouveau brûlera

et ils verront la forme défeuillée
de l'arbre dont ils mangèrent

leur mort détaillée
en myriades effritée

les grains de sable du malheur
qu'ils ont voulu connaître

avant que plus que tout
devant eux se découvre

et le monde une maison cessa d'être
quand la conscience fut

et il n'y a qu'un seul chemin
pour oublier l'amour

pour ne pas lui être soumis
pour ne pas le perdre

pour qu'en une rose cicatrise
le jardin de la plaie ouverte

Le chemin conduit plus loin
que la mémoire la plus longue

ceux qui sont partis
n'en garderont pas grand chose

rien que l'accomplissement
de ce que signifie la distance

pomme mangée tout entière
distance la plus signifiante

et dans les yeux d'or du serpent
s'accomplit la signification

elle est la source du chemin
qui éternellement se souvient

celui-là seul en reviendra
qui est capable de s'en détourner

et sans porter de jugement
regarde vers le bout du chemin

la justice sociale
démon de l'éternel mouvement

et la raison définitive
piège sans échappatoire

froid et précis
le contour de la cible

humidité d'avant
et humidité d'après

Le chemin conduit plus loin
que la mémoire la plus longue

ceux qui sont partis
sans évaluer les pertes

n'ont pas perdu l'amour
dissimulant leur savoir

la pomme tombe sur la terre
elle se transforme en planète

ce qui était exil
devient retrouvaille

la lumière d'une lointaine étoile
dans les ailes d'un papillon flamboie

dans la conscience plus fine
commencement de l'amour

le jardin à midi exhale
un doux parfum de canicule

abeille et fleur de groseillier
dans une bourdonnante goutte de lumière

ceux qui sont partis
comme des enfants s'éveillent

dans l'obscurité chambre de la lumière
ils ouvrent les volets

dans la maison révolue
à l'abri depuis le commencement

1982

CHANT DE L'ARBRE

L'arbre ne pense pas à la mort
Qu'il n'y aura pas de mort
Ici Sans sommeil Cette nuit
Cette pensée convient à des morts

Cette nuit légère comme l'haleine
De la verdure fraîchissante des arbres
Dont la pensée toujours recommence
Verticalité dans les cernes annuels

Et attendant sans penser j'entends
Sous la lune qui s'appesantit
Circuler l'arc-en-ciel de mon pouls
Il s'arrête Il circule à nouveau

Éclatent les fibres vivantes
Des feuilles non élucidées

Les mots éclatent dans la bouche
Incapable d'exprimer
Ce qui élucidé
Est plus sombre que les feuilles

Dans le souffle incessant
Quand la pensée sans sommeil défeuillée
Ici En cet instant Proche
De se comparer à l'arbre

Elle aussi convient à des morts
La pensée qui ne fait aucun mal
Indifférente comme la lumière
Sur la verdure sans pensées

QUATRAINS

1

S'escarmouchent dans la paume vide de la main les lignes
de sa prédestination, qui sont l'amour et la mort, mais
comme l'équilibre est chose plus grande que la victoire
il est aisé d'apprendre contre son désir la défaite

2

Où seras-tu le jour où tu ne seras plus, près,
comme maintenant, de la fenêtre, quelques instants
debout près de la vitre mince, face au jour qui
s'éteint, dans lequel rien ne change et ne dure rien

3

Le temps toujours plus vite court, vole,
tombe – et voulant devenir une
personne, impatient apprenti
de la mort il se sert de mon corps

4

Le tictac sec de la montre
évoque hélas un rythme
dans lequel le temps tressé
se dénoue, se dénoue, se

À NOUVEAU SEUL le feu
proche,
en accord
avec moi.
Pauvreté et alcool
pas mal comme combustible. Avant l'aube
pas de ce monde, l'incandescence
d'une cigarette.
Perdre seulement pour
préserver le manque,
ou retrouver pour
nourrir le néant.
Qu'importe qu'il n'y ait
ni où revenir
ni d'où partir ;
mais rester ici – à quoi bon ?
Autres yeux
d'une âme autrement
inutile, qui toujours
se perdent après un instant
et belles avenues –
et rien à dire.

À nouveau seul le feu
chante,
froid
incendie de la nuit.
Ne pas partager la faute :
les vrais malheurs
et même ceux qu'on invente
ne peuvent rendre
une seconde perdue. À l'aube
la voix d'un oiseau
fait sortir de l'obscurité.
Le petit jour frappe la ville
comme un instrument universel,
dans lequel la corde de la joie
résonne comme celle du désespoir.
De quel masque cacher
et le ravissement et l'indifférence ?

Feu, évasion
qui unis les mondes.
À nouveau seul le feu
chante,
en accord avec moi

À MICHEL MILBERGER (1920-1997)

Je regarde comment l'ombre de ton Job danse sur le mur
et je pense à tes petites mains de créateur, Michel.

Brûle la bougie qui doit brûler la fumée
de mes cigarettes, mais il y a plus de fumée que de feu.

Les gens méfiants, comme toi ou moi, en voyant la fumée
disent – il n'y a pas de fumée sans feu.

Mais nous savons : il existe un feu sans fumée, et ce feu,
ils ne peuvent le voir, ceux qui ne voient que la fumée.

Ils voient en tout cas la fumée tous ceux que les yeux du feu
ont un jour quittés ; de ce feu dont ne monte aucune fumée.

Quand meurt quelqu'un qui avait le feu en lui, la fumée
rappelle aux autres en quoi la vie diffère du feu.

Le feu, comme la vie, joue des tours, et la fumée
encore moins, comme une femme – mais en quoi diffère-t-elle du feu ?

Regarde dans le feu : il raconte des histoires ; mais avec le temps, dans le feu
tu déchiffres la solitude ; personne n'y retourne, même pas la fumée.
Ceux qui viennent voir la fumée attendront, mais quand la fumée
se dissipe, ils ne verront rien, même pas le feu.

Il était déjà là, petit, caché, en veilleuse ; ce qui du feu
reste, les brûlés le savent ; il cache ses affaires, même la fumée.

La fumée, bien qu'elle soit ce qui a brûlé, danse
comme un hassid.

Le feu danse comme un hassid, même s'il danse
sur un hassid en flammes.

Et l'ombre ne peut danser autrement, danse
comme un hassid, mais l'ombre est un hassid.

Il y a deux ans il gelait, et je suis venu avec elle, elle qui marchait à petits
pas sur le trottoir verglassé rue Borromée encore une fois comme si la gui-
dait Hermès, mais elle me tenait par la manche, grande comme moi

et nous avons mangé chez ton Vietnamien philosophe, bien et pour pas
cher, rue Copreaux je crois et toi tu étais gêné parce je ne t'avais pas dit que
je viendrais avec elle

et tu ne savais pas en quelle langue parler, parce que le français n'était pas
la langue de tes souvenirs et que parler seulement polonais n'était pas conve-
nable, donc tu parlais parfois en russe, langue que tu comprenais le mieux
et que toi seul ici comprenais, donc nous t'écoutions avec d'autant plus
d'attention

la langue de tes anges,
des professeurs moscovites, qui t'avaient appris que la plurivocité de la
forme peut être plus puissante que la plurivocité de la terreur

et elle avait à nouveau les yeux de celle qui est passée à travers le feu,
autrefois, et maintenant elle prend son déjeuner, quelque peu amusée
d'avoir à rire d'anecdotes racontées dans une langue qu'elle ne comprend
pas, donc elle riait vers moi

elle avait des yeux de feu sans fumée, verts comme la glace mince sur l'étang

elle a un regard de juive, mais elle ne l'est pas, disais-tu en polonais
et tu regardais vers moi comme si je pouvais faire un miracle, puisqu'en
fin de compte c'était moi le chrétien

mais comme d'habitude je ne pouvais rien faire, rien de plus qu'être et
veiller, boire du vin et rire vers elle et vers toi

et avant ou après, je ne sais plus, nous sommes allés à l'étage dans ton atelier et avons touché tes statuettes, les Jobs et les amants, il faisait très froid, seule ta voix était chaude et ses yeux, et refroidissant jusqu'en leur tréfonds par cette température glaciale les formes de tes sculptures et le chaud qu'elles transmettaient à nos doigts

Quand se dissipe la fumée, reste le feu
et l'on se frotte les yeux, comme s'il y avait toujours la fumée.

Comment se fait-il, Michel, que le feu
puisse brûler en des lieux privés de chaud, en donnant quand même
de la fumée?

Que créant ces figures et voyant à travers la fumée
ce qu'elles n'étaient pas, perdant les yeux, tu voyais le feu?

Comment se fait-il que l'éphémère éternel feu
soit visible et que malgré tout je souffle dans le feu

de la bougie, pour pouvoir apercevoir l'ombre? Et que les amants dont
les corps se pénètrent comme la fumée
et le feu, ne puissent pas durer, et que les tiens, de bronze, durent,
comme le feu, comme la fumée.

1 I 1999

FROISSÉ COMME une feuille de papier
le souvenir. Et se touchent
les mots, que je ne saurais pas assembler,
les images éparses n'en font qu'une,
inexplicable.

18 IV 1996

HAUTE, visible. Aujourd'hui
recréée. Réalise-toi –

si c'est le travail de Dieu,
ta nudité va te conduire.

Le corps se transforme en désir
ou le désir se transforme en corps.

Fruits
dont nous ne savons pas grand chose, rien

de sûr – ma patrie, comme la leur
est et toujours a été

dans l'air. Sur lui tu sais tout
à ta hauteur, à hauteur de ton souffle

Et tu vas là-bas – pourrait en parler finalement un rêve –
entre rivière et pré, haute comme une très petite cathédrale

Peut-être en fin d'après-midi
et ils danseront autour de ta tête

– son dessin, copiée sur des livres,
sur d'antiques estampes que tu ne connais pas –

Esprits de l'Air, vol de moucheron
et tu ne verras que leur tourbillon, souillure et azur

et verdure. Car trop d'inconnu
c'est comme des doigts coupés sur une herbe infinie

Et comme revenir avec peine de loin. (À quoi bon revenir,
A fortiori de loin?) – Il faudra

se nourrir de désir.

I 2001

(Le quatrième roi mage raconte : recueil à paraître aux Éditions Belin)